

DEPOT LEGAL
Rhone
504
1884

Première année. — N° 15

Dimanche 1^{er} Juin 1884

15 CENTIMES

LE NUMÉRO

ADMINISTRATION, RÉDACTION
& BUREAU DE VENTE
54, Rue de l'Hôtel-de-Ville,
LYON

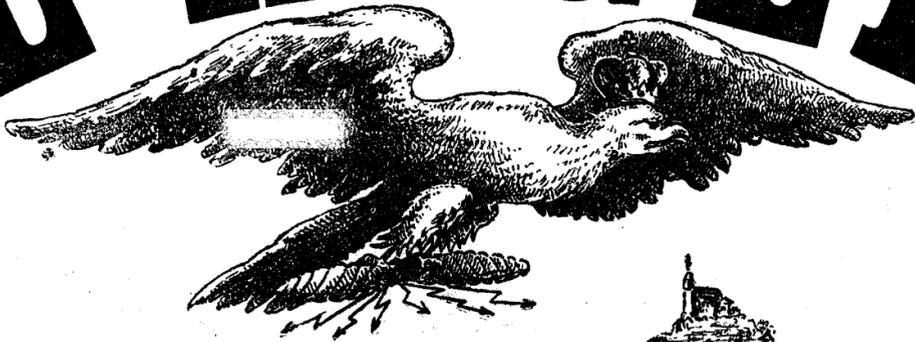
ABONNEMENTS

UN AN 10 fr. »
SIX MOIS 5 fr. 50

Adresser les lettres et mandats
à M. l'Administrateur

Les manuscrits non insérés ne seront
pas rendus

L'AIGLE



15 CENTIMES

LE NUMÉRO

ADMINISTRATION, RÉDACTION
& BUREAU DE VENTE
54, Rue de l'Hôtel-de-Ville,
LYON

LES ANNONCES ET RÉCLAMES

sont reçues exclusivement :

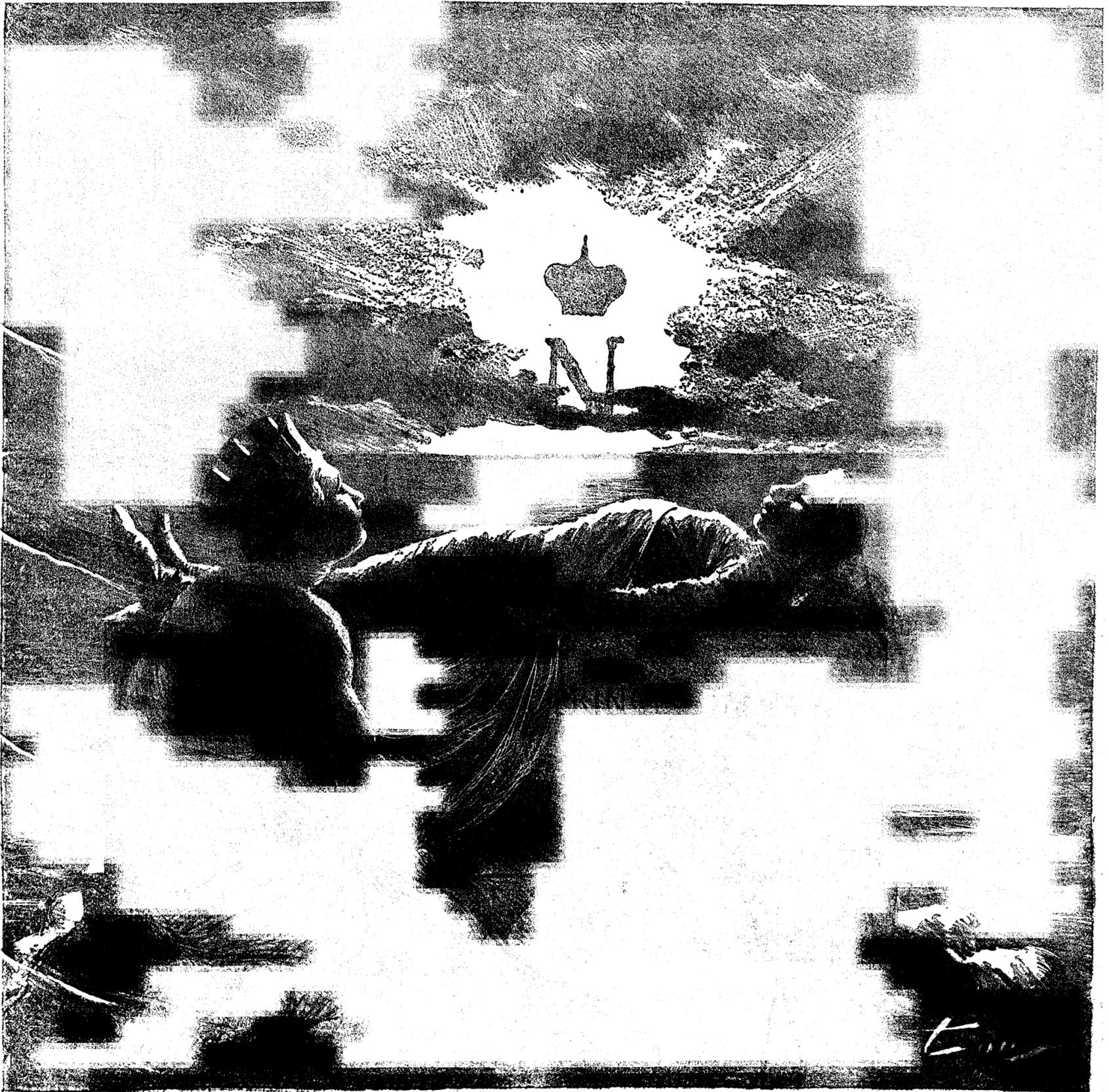
A LYON, à l'Agence de publicité V. FOURNIER,
rue Confort, 14.

A PARIS, HAVAS, LAFFITTE et Cie, pl. de la
Bourse, 8.

Annonces. . . la ligne 0 fr. 50
Réclames. . . — 1 fr. 50

JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ORGANE DES COMITÉS IMPÉRIALISTES LYONNAIS



Oh! ce rire hideux de l'âpre mort, qui grince!...
Sous ses baisers glacés et sur son sein blémi.
Oh! pourquoi donc, pourquoi, mon pauvre petit Prince,
Pourquoi sitôt t'être endormi?

Gardons au fond du cœur, gardons notre espérance;
Ayons la foi qui sauve et la foi qui soutient;
Pleurons sur notre prince et prions pour la France,
Pour la France qui se souvient.

Eugène THURR.

L'AIGLE

est en vente à Paris, chez M. PLATAUT, 9, rue du Croissant.

M. PLATAUT est seul dépositaire du journal.

ANNIVERSAIRE

DE LA MORT

DU PRINCE IMPÉRIAL

Le dimanche 1^{er} juin prochain, anniversaire de la mort du Prince Impérial, une messe commémorative sera dite, par les soins des Comités Impérialistes Lyonnais, à Midi très précis, à l'Eglise Saint-Nizier.

Tous nos amis se feront un devoir d'assister à ce service funèbre, et, en venant prier pour Celui que nous avons tant aimé, de demander à Dieu en même temps qu'il fasse triompher notre cause et donne enfin à la France le sauveur qu'elle attend et que nous appelons de tous nos vœux.

L'AIGLE.

COMITÉ DE « L'AIGLE »

(JEUNESSE IMPÉRIALISTE)

Tous les membres du Comité de L'Aigle sont instamment priés de se rendre Dimanche prochain, 1^{er} Juin, à 11 heures très précises du matin, au bureau du journal.

Communication très importante.

LE SECRÉTAIRE.

LE PETIT PRINCE

I

Faisons pour un moment taire la politique ;
Fetons le fouet sanglant entre nos mains trop lourde ;
Dans le chenil pissieux où dort la République
En paix laissons la pour un jour.

Oublions les partis et leurs haines vulgaires ;
Laissons les un instant dans leur ombre abimés.
Et pleurons, loin du bruit énorme des colères,
Les morts que nous avons aimés.

Nous avons eu nos jours de triomphe et de gloire !...
Demain sera pour nous un jour d'horrible deuil,
Et demain nous irons sous les grands Christs d'ivoire
Courber nos fronts sur un cercueil.

Nous avons eu nos jours d'éclatantes batailles
Où les clairons vibraient sous les cieux éblouis !...
Les cloches sonneront demain les funérailles
De nos espoirs évanouis.

II

Oh ! ce rire hideux de l'âpre mort qui grince !...
Sous ses baisers glacés et sur son sein blémi
Oh ! pourquoi donc, pourquoi, mon pauvre petit
Pourquoi sitôt l'être endormi ? [Prince,

Cette mort, qui se joue et farouchement sème
Les fleurs qu'à pleine faux elle coupe aux printemps,
Foule implacablement l'impérial diadème
Tombé de ce front de vingt ans.

Comme je te maudis, imbécile tueuse,
Qui vas broyant les cœurs et brisant les espoirs !
Comme je te maudis, sinistre chevauchée
Des lugubres firmaments noirs !

Je ne sais quel sanglot nous tord et nous secoue,
Quelle désespérante angoisse nous étirent
A ce large soufflet qui marbre notre joue,
O Mort, avec tes doigts d'airain !...

Quelles fatalités écrasent cette Mère
Devant ces deux tombeaux soudainement ouverts !...
Quels destins cache donc ton ciel gris, Angleterre ?
D'où sont partis ces deux éclairs ?

III

N'approfondissons pas ! Non ! Qui soupçonne, accuse.
Si Judas a vendu, Dieu châtiéra Judas.
A rester au fourreau jamais son glaive s'use.
Dieu frappera !... Ne frappons pas !

Gardons au fond du cœur, gardons notre espérance ;
Ayons la foi qui sauve et la foi qui soutient ;
Pleurons sur notre Prince et prions pour la France,
Pour la France qui se souvient.

Sous le soleil de juin chauffant l'encens qui grise,
Au fond du sanctuaire où l'obscurité dort,
Demain nous entredrons aux vitraux de l'Eglise
Voltiger les aigles d'or

Puis de vagues clartés éclairant l'ombre noire,
Glacés soudainement d'une sublime horreur,
Sous les arceaux sacrés, dans un rayon de gloire,
Nous verrons passer l'Empereur !

Et devant ce lever-d'aurore triomphale,
Les regards éperdus, là-bas vers l'Orient
Nous verrons lentement passer aussi, tout pâle,
Le petit Prince souriant.

EUGÈNE THURR

FATALITÉS !

Paris, le 27 Mai 1884.

Le 1^{er} juin, tous les Impérialistes de France, unis dans la même pensée de religieux souvenirs, iront s'agenouiller sur la dalle nue des Eglises et prier Celui aux yeux duquel peuples et rois sont égaux et dont l'infailible Justice confond, aux heures suprêmes, les puissants et les malheureux.

Ils iront, les fidèles de la grande armée napoléonienne, pleurer sur le Prince, dont le front devait ceindre un jour la belle couronne de France, et que l'impitoyable destinée a brutalement arraché au peuple qui l'aimait, à ses amis qui l'adoraient, à sa mère qui pleure toutes ses larmes et exhale toutes ses douleurs sur ce tombeau où dort depuis cinq ans l'enfant frappé en soldat et tombé en héros.

Je ne sais quelle implacable fatalité se plaît à frapper parfois les nations affolées, à décourager leur fortune, à briser leurs espoirs et à jeter subitement un voile funèbre sur les avenir incertains.

Il est de ces heures tragiques où la raison humaine violemment secouée éprouve comme un détraquement et reste immobilisée dans de profondes stupeurs.

Les cieux éclatants de soleil se rayent tout à coup d'effrayants éclairs et la tempête gronde emportant dans son déchainement les joies fécondes et les lumineuses espérances.

Et cependant, quel horizon de grandeur et de gloire apparaissait déjà pour le noble héritier de Napoléon III !

La plus belle couronne du monde lui était destinée. Le peuple, le vrai peuple, celui qui travaille et ne fraternise pas dans les assommoirs puants où chavire sa raison et où bave sa colère envieuse et mauvaise, ce peuple là avait pour son petit prince de loyales et généreuses sympathies.

Il l'aimait bien le courageux enfant que l'exil rehaussait encore de la grande auréole du malheur.

Il l'aimait bien et il l'a bien pleuré.

Oh ! les basses insultes et les calomnies viles des pamphlétaires faméliques l'ont sali bien souvent, je le sais !

Les haines infâmes ne se sont même point apaisées devant la mort.

Mais cette boue ne pouvait l'atteindre et ne rejailissait que sur ces hideux plumitifs de ruisseau.

On l'accusait de lâcheté et d'imbécilité. Accusations vomies par des lâches et des imbéciles !...

Car il était parti, là-bas, sous le ciel d'Afrique, pour les guerres lointaines, à vingt-trois ans !

Et l'Angleterre nous l'a tué, comme elle avait tué les autres.

Et c'est un cadavre, troué de dix-sept blessures, qui nous est revenu !

On lui avait confié un Empereur : Elle nous rendait un cercueil !

L'avenir saura nous dire un jour à qui incombent les lourdes responsabilités de ce meurtre politique et quelle hideuse comédie s'est jouée dans la coulisse entre la République et l'Angleterre.

Plaise à Dieu que nous ayons à reconnaître notre erreur.

Nous ne demandons qu'à être convaincus et à croire plutôt à la lâcheté d'un lieutenant anglais qu'à un monstrueux assassinat.

Quoiqu'il en soit, ne désespérons pas !

Nous devons même devant ce deuil que rien ne saurait consoler, garder une foi robuste dans l'avenir de nos destinées.

Tant qu'il y aura des Napoléon, nous aurons le droit et le devoir d'espérer.

Et le temps n'est pas loin peut-être où l'horizon s'éclairera pour nous de sublimes et triomphantes clartés !

Demain donc nous irons pleurer sur Celui qui, près de son père, dort encore, — jusqu'au jour où il nous sera permis de les ramener tous deux près de l'hôte glorieux qui repose sous le dôme doré des Invalides — sur la terre d'exil du sommeil éternel.

Nous prions pour la malheureuse Mère qui, Elle, pleure l'époux et l'enfant, et nous demanderons à Dieu d'adoucir les amertumes dont est rempli son cœur.

Nous prions enfin pour la France.

Nous prions pour la Patrie odieusement trahie, effrontément trompée, basement exploitée.

Nous prions pour la Patrie.

Et nous prions pour l'Empereur !

?

SOUVENIRS

DU PRINCE IMPÉRIAL

Nous détachons des Souvenirs du second Empire de M. Granier de Cassagnac, le chapitre suivant entièrement consacré au jeune héros tombé au Zululand, et dont les Impérialistes de France célèbrent aujourd'hui le tragique anniversaire :

LE PRINCE IMPÉRIAL

Le Prince Impérial était né le 16 mai 1856, au milieu des acclamations du peuple et accueilli par les bénédictions de l'Eglise. Le cardinal Patrizzi, représenta le pape Pie IX, comme parrain, à son baptême célébré le 15 Juin, et le 3 décembre suivant, il était inscrit sur les contrôles du 1^{er} régiment des grenadiers de la garde. Une amnistie commua la peine de mille condamnés et l'Empereur fonda, à ses frais, à l'aide d'une rente perpétuelle de trente mille francs par an, l'Orphelinat du Prince Impérial, qui a laissé et qui entretient de si touchants souvenirs dans des familles malheureuses.

Pauvre enfant ! sa vie et sa mort se mêlent dans le récit des joies et des espérances dont sa naissance remplit le pays. Moins qu'aucun autre, je pourrais l'oublier, moi qui fus témoin de ce qu'il promettait et de ce qu'il a tenu, car il fut, à l'heure suprême où il s'épanouissait enfant, pour mourir homme, le représentant fidèle des vertus de sa race. Il était chrétien, patriote et soldat, et sa mort a révélé ce que contenait sa vie. Il a mérité d'être regretté par tous, même par les étrangers, et l'on peut dire de lui, ce que Tacite dit de Germanicus, qui fut pleuré, même par ceux qui ne le connaissaient pas : « Etiam flebant ignoti ».

De Biarritz à Chislehurst, de l'enfance à la maturité, j'ai suivi le développement de cette noble nature. Un jour et j'en ai conservé la date dans mes notes privées, j'étais à Biarritz dans le cabinet de l'Empereur ; l'Impératrice entra portant l'enfant dans ses bras. L'Empereur le prit, s'avança vers moi et me dit : « Voyez donc comme il est beau ! il n'a pas encore six mois ; n'est-ce pas qu'il est beau ? » Il fut beau, en effet, d'une beauté virile dans sa grâce, forte dans sa délicatesse, sérieuse dans sa gaieté. Lorsqu'il eût assez grandi pour alterner entre les études et les jeux, les enfants de son âge qui, venus à Biarritz avec leurs familles de toutes les parties de l'Europe se mêlèrent à ses ébats sur la pelouse et sur la grève, furent témoins de sa courtoisie et de sa séduction personnelle ; et ils diront à de moins favorisés qu'eux, ce que promettait et ce que tenait déjà cette existence d'élite, dont ils virent les premiers rayonnements et dont il ne nous reste plus qu'à pleurer la fin tragique.

Le Prince Impérial fut élevé pour le trône. Il apprit assez de langues anciennes, soit pour reconnaître ce qu'en contiennent de termes les langues modernes, soit même pour traduire, comme les maîtres d'Henri IV et de Louis XIV le firent faire à leurs élèves, quelques chapitres de César. A l'exception des mathématiques, où il s'appliqua et où il brilla même dans la savante école de Woolwich, il ne traîna pas dans le sentier boueux des programmes universitaires. Il se préparait à la Couronne et non au baccalauréat.

Comme à tous les souverains, il fallait au Prince Impérial une éducation militaire et politique.

Il reçut la première à l'école militaire de Woolwich, où il devint, comme Bonaparte à Brienne et Louis Napoléon à Augsburg, un brillant officier d'artillerie. Woolwich n'offre pas à la jeunesse, comme notre école polytechnique, un cours général et vague de mathématiques théoriques, où l'on enseigne l'astronomie aux futurs ingénieurs des mines et le calcul intégral aux futurs administrateurs des tabacs. C'est une école militaire dans la réelle acception du mot, où l'on apprend des sciences, de l'histoire et des lettres, ce qu'il en faut à la carrière des armes et où le futur officier n'est appliqué à l'étude d'aucune matière étrangère à sa profession.

Le Prince Impérial et ses camarades, en sortant de l'école, ne possédaient donc pas seulement la science de l'artillerie ; ils avaient acquis encore le savoir pratique de l'officier de troupe ; car en apprenant le mécanisme, la destination et la puissance d'une batterie, ils avaient appris en même temps l'art de la commander. Le Prince Impérial avait donc, en sortant de l'école de Woolwich, l'éducation militaire qu'on n'a en France, qu'en sortant de l'école d'application de Fontainebleau, complétées par des notions pratiques, puisées dans l'habitude des manœuvres.

Quant à son éducation politique, le Prince Impérial l'avait reçue à l'école où se fortifient toutes les âmes fortes, à l'école du malheur. On sait qu'un Prince étranger, étonné du vaste savoir de Napoléon III, lui ayant demandé dans quelle Uni-

versité il avait fait ses études, il lui répondit qu'il les avait perfectionnées à l'Université de Ham. La chute du trône impérial et l'exil, furent pour le fils, ce que la captivité avait été pour le père, et, en cherchant les causes qui compromettent les couronnes, il avait trouvé celles qui les préservent.

Lorsque le Prince Impérial fut sur le point d'atteindre sa majorité, rien ne fut négligé pour parfaire sa haute éducation. Dans ce but, il fut convenu entre les hommes les plus distingués du parti Impérialiste que chacun d'eux irait, à tour de rôle, passer un mois auprès du Prince à Chislehurst, pour l'initier aux détails de la politique militante et le mettre au courant des besoins et des aspirations de la France. Le Prince, enfant mûri avant l'âge, grandissait ainsi sous les yeux et avec le concours des hommes éminents qui avaient jeté quelque éclat sur le règne de Napoléon III. Ils s'entretenaient, ainsi, des devoirs de la souveraineté avec son auguste Père, d'économie politique et sociale avec M. Rouher, de finances et de marine avec M. Béhic, d'histoire et de géographie avec M. Duruy, d'administration avec M. Ch. Meruau. D'autres hommes éminents, qu'il est inutile de nommer ici, lui apportaient affectueusement le concours de leur savoir et de leur dévouement.

Dès que le Prince devint majeur, il voulut tout faire par lui-même. L'Impératrice crut devoir, dès ce moment s'effacer devant son fils, pour lui laisser l'entière responsabilité de ses actes, ce qui était un sûr moyen de lui inspirer une noble confiance en lui-même, et je me rappelle que, lorsque j'allai saluer le Prince à Chislehurst, à l'occasion de sa majorité, je fus frappé d'un détail. J'arrivai à Cambden-Place, au moment où l'Impératrice et le Prince en sortaient par la grande avenue, pour se rendre à pied à la messe. En apercevant les augustes hôtes du château qui se dirigeaient déjà vers le village où se trouve l'église de Sainte-Marie, je fis un mouvement instinctif pour aller vers l'Impératrice dans l'intention de la saluer la première; mais, la veuve de Napoléon III, apercevant ce mouvement, me fit signe de la main en me montrant le Prince. Je compris alors que, dans la pensée de l'Impératrice, mon devoir était d'aller d'abord vers Napoléon IV, pour revenir ensuite à elle. Je me rendis à cet ordre muet et j'allai, en effet, m'incliner devant le jeune Prince, désormais majeur; après quoi, je m'approchai de Sa Majesté l'Impératrice.

Ai-je besoin de dire que les élections de 1877, devinrent une des grandes préoccupations du Prince Impérial. Dans son esprit désintéressé d'affection pour la France, il n'envisageait qu'avec peine, la chute possible du maréchal de Mac-Mahon, lequel, à ses yeux, comme à ceux du pays, était le dernier rempart à opposer à l'éruption de la démagogie. Aussi le jeune Prince avait-il, en octobre 1877, l'œil et l'attention fixés sur tous les départements. Il avait, dans chaque arrondissement, désigné lui-même un candidat appuyé, en général, sur les populations rurales qui forment la majorité du pays, la population des villes ne formant qu'un cinquième dans le cadre électoral. Ce candidat tout le monde en France le connaissait sous le nom de *Candidat du Prince Impérial*. Le malheur voulut que le maréchal confiât la présidence du Conseil et le ministère de l'intérieur à des orléanistes, à M. le duc de Broglie et à M. de Fourtou, dont les candidats n'avaient aucune racine dans le pays. En vain les chefs du parti Impérialiste firent-ils tous leurs efforts pour obtenir la neutralité du gouvernement en faveur des candidats Impérialistes. Le ministre refusa obstinément ce concours si précieux et c'est à peine s'il consentit à patronner quelques noms. On sait le reste : le Maréchal et ses Ministres succombèrent, leurs candidats n'ayant aucune influence sur les campagnes. La carrière de la Révolution fut ouverte de nouveau.

Cet échec ne découragea pas le Prince et il s'occupa de ranimer le courage de ceux qui furent si injustement invalidés par les 363 triomphants.

Voici la lettre qu'il me fit l'honneur de m'écrire à cette époque :

« Cambden Place, Chislehurst, 30 décembre, 1878

« Mon cher Monsieur de Cassagnac, le scrutin du 5 janvier et la prochaine élection législative, à laquelle l'invalidation de votre fils va donner lieu, me font désirer vivement d'avoir des renseignements précis sur la situation des différents partis dans le Gers. Je sais combien vous avez d'amis dans ce département que vous connaissez si bien; c'est pourquoi je m'adresse à vous pour obtenir des renseignements auxquels j'attache une grande importance.

Je désire savoir quels progrès la propagande républicaine ou radicale peut y avoir faits, quelle est l'influence actuelle de l'administration; quelle action respective les propriétaires et les agriculteurs vous semblent disposés à exercer dans ces élections.

Vous comprenez combien je désire savoir à quoi m'en tenir sur les causes principales qui vous paraissent devoir déterminer le résultat de ces scrutins, afin de me bien pénétrer du mouvement de l'opinion publique et de la force que le gouvernement actuel peut y puiser.

Croyez, mon cher monsieur de Cassagnac, à mes meilleurs sentiments,

NAPOLÉON.

Les leçons vivantes du foyer, la conversation des hommes éminents dont nous venons de parler et qui avaient été les collaborateurs de son père, les connaissances des documents secrets, avaient appris au Prince les faits mieux et plus sûrement qu'à tout autre; il connaissait les défaillances qui avaient affaibli et finalement perdu l'Empereur, et les témoignages d'affection et de respect que lui apportaient dans l'exil des milliers de Français, accourus de toutes les provinces, lui prouvaient jusqu'à l'évidence que si une révolution grossièrement violente lui avait ravi la couronne, la France lui conservait sa confiance; il croyait donc à son retour, comme on croit aux événements que la logique amène à son jour, parce qu'ils sont dans la nature des choses. Il avait tout préparé, non pas son personnel, mais son programme et M. Rouher, qui le connaissait bien, me disait un jour de lui : « Il consultera les vieux, mais il gouvernera avec les jeunes ».

Quelques mois avant l'époque fatale où il partit pour aller braver cette mort chevaleresque, déjà associée à la légende de Sainte-Hélène, j'allai voir le Prince Impérial à Cambden-Place, où je conduisis Georges le plus jeune de mes fils. J'avais à soumettre à son arbitrage un dissentiment passager, mais regrettable, survenu entre deux grandes personnalités du parti. Cette longue conversation, où la raison, la prudence, l'enjouement dévorèrent le temps, est la dernière impression directe et personnelle qui me reste de lui. Tant que je vivrai, lorsque j'évoquerai son image sympathique et charmante, je verrai le Prince assis entre mon fils et moi, dans le petit salon de gauche, en entrant, à Cambden, gai, franc, spirituel, charmant le vieillard par sa haute intelligence et gagnant pour toujours le cœur du jeune homme, par sa courtoisie.

Il y avait dans le Prince Impérial deux choses distinctes : la personne et les doctrines. La Providence nous a retiré l'homme : les doctrines restent impérissables, comme les idées.

La personne du Prince Impérial ne sera jamais assez pleurée, non seulement pour ses aimables et rares qualités, mais pour les services que, durant sa courte existence, il a rendus à la cause de l'Appel au peuple.

Qui donc, après la mort de l'Empereur, rallia, groupa les amis de la dynastie et des institutions Impériales? Qui sut conquérir par son application, sa sagesse, sa dignité, l'estime et les égards non seulement de la reine d'Angleterre, du Prince héritier et du peuple anglais, mais encore de tous les Souverains de l'Europe, et fortifier ainsi les espérances de tous ceux qui virent en lui un véritable membre de la famille des rois, puisqu'il était traité comme tel par les rois eux-mêmes? Qui sut démontrer plus opportunément et avec une plus ferme raison aux sept mille pèlerins accourus de Chislehurst le 16 mars 1876 que, pour la France mise en détresse, le Plébiscite est à la fois le salut et le droit? Et lorsque au bruit sinistre de sa mort, toutes les églises se remplirent, les uns pleurant un chef, les autres sentant qu'ils perdaient une garantie, à quelle mémoire remontait la stupeur de ceux qui, au spectacle de ces foules impérialistes, s'écriaient : « Mon Dieu qu'ils sont nombreux ! » — Comme en contemplant le corps du duc de Guise, étendu sur les dalles de Blois, ses meurtriers disaient entre eux : « Mon Dieu qu'il était grand ! »

Mais quoique disparu si jeune, l'héritier de Napoléon III n'est pas mort tout entier. Comme le héros Thébain qui laissait à la Grèce, pour filles deux immortelles batailles, le Prince Impérial a laissé à la France, entières et clairement résumées, les doctrines de sa race.

Pour être un prince représentant un principe dynastique, il faut personnifier un ordre spécial de société et de gouvernement, dans lequel, à un moment donné, un pays peut se réfugier, s'il ne se sent pas suffisamment protégé par celui qui existe. Sans vouloir comparer ou classer les principes qui servent de base à la doctrine légitimiste, à la doctrine orléaniste, à la doctrine impérialiste, il serait superflu de dire que les princes, en qui ces trois doctrines se personnifient, représentent trois sortes de gouvernements qui diffèrent entre eux et que chacun de ces gouvernements diffère de la République.

Avec l'initiative que le suffrage universel reconnaît au peuple, il n'est pas impossible qu'à un moment donné, la France se recueille, compare tous ces régimes et fasse un libre choix.

L'Orléanisme et la légitimité ont ceci de commun avec la République, qu'en organisant leur gouvernement, ces régimes placent l'autorité dirigeante dans les Chambres, puisque tout s'y fait au nom et par l'impulsion des majorités. Tout au contraire, le principe Impérialiste maintient le pouvoir dirigeant dans les mains du Souverain, qu'il se borne à faire conseiller et à faire contrôler par les Assemblées. Le Souverain échappe ainsi à l'oppression des majorités qu'il interroge sans les subir et il reste en communication permanente avec le pays, par l'intermédiaire des Chambres qui examinent et discutent ses actes. Le principe impérialiste a donc sur tous les régimes à base parlementaire l'avantage de maintenir l'unité de direction et l'esprit de suite dans les affaires, sans s'isoler de l'opinion publique.

C'est par l'application de ce système de gouvernement, que Napoléon Bonaparte mit fin aux troubles de la Révolution, et que Napoléon III fit succéder un régime calme et fécond à la stérile compétition des partis politiques.

Telle est la doctrine politique inaugurée, au début du siècle, par Napoléon I^{er}, reprise en 1851 par Napoléon III, avec l'approbation de sept millions de citoyens et léguée pure et sans mélange de parlementarisme au choix de la France désabusée par le Prince Impérial. Cette doctrine ne concerne que le mécanisme du gouvernement.

Au-dessus même de ces doctrines se placent les principes sociaux de l'Impérialisme et qui sont : le respect de la religion, l'autorité des familles sur l'éducation des enfants, la protection de la propriété, la liberté des échanges, la recherche de tout le bien-être possible, par le travail, l'économie et la charité.

Même sans promoteurs, et n'ayant d'autre appui que le bon sens du peuple, ces principes feront leur chemin. Un jour viendra où, si le régime républicain méconnaît les légitimes aspirations du pays, la grande voix du suffrage universel s'expliquera d'elle-même, et la France cherchera alors son salut par les voies qui l'y ont déjà menée.

UNE LETTRE DU PRINCE IMPÉRIAL

On sait quelles basses et ignobles calomnies avait répandue la presse rouge sur le courage du Prince Impérial.

La lettre suivante adressée par le noble fils de Napoléon III, peu de jours avant son départ pour le Cap, à un de nos plus illustres généraux, donnait le plus énergique soufflet aux infâmes calomnies des boueux de l'intransigeance et de l'opportunisme :

Cambden Place (Chislehurst), 25 février 1879.

Mon cher général,

Vous comprendrez, en lisant cette lettre, pourquoi je vous écris à si court intervalle, et vous ne me saurez pas mauvais gré de l'ennoi que je vous cause.

L'attachement que vous avez bien voulu me témoigner en toute occasion me prouve que vous ne saurez rester indifférent à la détermination que je viens de prendre.

Depuis longtemps j'ai le désir de sortir de l'ombre où je vis en Angleterre, car, pour entraîner tout un pays à sa suite, il faut avoir donné des preuves d'initiative et d'énergie.

Jusqu'à présent, l'occasion m'a fait défaut; mais, puisqu'enfin elle se présente, je la saisis.

Vous avez sans doute appris par les journaux le développement inattendu qu'a pris la guerre soutenue par l'Angleterre au cap de Bonne-Espérance.

Me souvenant de l'école où j'ai achevé mon éducation militaire, j'ai voulu devenir le compagnon d'armes de mes anciens compagnons d'étude.

Je pars sous peu pour l'Afrique, et vous, mon général, le vieux soldat d'Afrique, de Crimée et d'Italie, vous ne sauriez m'en blâmer.

Ma résolution n'a pas été prise en la légère; j'ai pesé les conséquences de mon départ. Rien ne me retient en Europe; la situation politique de la France exige l'abstention et le recueillement, et je trouverai là-bas, dans les rudes épreuves de la guerre, une préparation aux devoirs qui peuvent m'incomber.

Croyez, mon cher général, que je penserai souvent à vous en attendant siffler les balles.

Votre affectionné,

NAPOLÉON.

Découverte du corps

Voici, sur la découverte du corps du Prince Impérial, le récit qu'en a fait M. P. Délage, qui avait suivi l'armée anglaise dans le Zululand et accompagné le corps du Cap jusqu'à Chislehurst :

Nous reprenions nos recherches tout bouleversés de cet horrible spectacle, lorsqu'un volontaire qui suivait les hauteurs du ravin, à deux cents mètres plus loin, nous cria qu'il apercevait un second cadavre dans le donga; nous n'eûmes qu'à pousser nos chevaux. Cette fois, c'était bien le Prince; nous reconnaissons, même de loin, ce petit corps blanc et ferme, chez lequel les formes les plus pures n'altéraient en rien ni la force ni l'adresse.

Le prince était étendu sur le dos, les bras raidis par la mort, un peu croisés au-dessus de la poitrine, et la tête légèrement inclinée sur le côté droit; la physiologie n'indiquait pas trace de contractions ni de souffrances; la bouche était légèrement ouverte, l'œil gauche à demi-fermé — l'œil droit avait été enlevé par un coup d'assagaie — l'œil gauche, dis-je, regardait le ciel et conservait encore cette expression bienveillante et douce que j'avais remarquée chez le prince à ma première entrevue.

La poitrine était percée de plusieurs coups d'assagaie, de dix-sept ou dix-huit, je crois, et le ventre, selon la coutume zouloue, avait été ouvert; mais ces sauvages, à l'encontre de leur pratique habituelle, n'avaient osé faire qu'une petite incision et avaient respecté les entrailles, comme si, dans leur science brutale, ils avaient jugé inutile de taillader plus profondément ces formes délicates.

D'ailleurs, à en juger par la position du corps et l'expression du visage, le prince avait dû tomber dès le premier coup et le docteur Scott estima, ainsi que le docteur Robinson, du 17^e lanciers lequel nous avait rejoints quelques instants après, que le coup d'assagaie qui avait perforé l'œil droit et déchiré la cervelle était un coup d'une assagaie lancée à distance, et qu'il avait dû amener une mort immédiate. Les zoulous n'avaient donc pu assagaier qu'un corps mort.

Dès le premier instant, mus par des sentiments peut-être différents, mais sans échanger une seule parole, nous voulûmes vérifier, le docteur Scott et moi, si la version donnée la veille au camp était exacte, et si le prince avait été frappé par derrière, ce qui l'aurait empêché, disait-on, de monter à cheval; je soulevai le corps, et le docteur palpa. Le dos ne portait nulle trace de blessure, si ce n'est quelques déchirures produites par les pointes des assagaies en traversant la poitrine de part en part.

Un détail précieux

Les lignes que l'on va lire ont été écrites par M. Jules Amigues, à son retour des funérailles de Chislehurst, et publiées dans le *Petit Caporal* du 19 juillet 1879.

Les détails que nous y trouvons sur le mauvais état de la selle du Prince Impérial ne font que confirmer les soupçons que nous avons toujours eus sur le tragique événement qui a amené la mort de Celui qui devait, un jour, être notre Empereur.

Nous ne croyons pas, nous, que le mauvais ajustage des fontes soit dû à la seule maladresse de l'ouvrier à qui il avait été confié.

Nous sommes, au contraire, persuadés que ce travail a été fait dans les mauvaises conditions que l'on sait, à dessein et avec pleine préméditation.

La trahison du lieutenant Carrey a fait le reste.

Mais les précautions avaient déjà été prises pour arriver au résultat que l'on souhaitait si ardemment.

Voici l'article de M. Jules Amigues :

Donc, nous voici de retour.

Nous avons laissé là-bas, sur la terre étrangère, le corps du Prince Impérial, à côté de celui de son père, l'Empereur.

Un jour — et ce sera bientôt — nous les ramènerons ensemble.

En attendant, nous continuerons de les pleurer, de rassembler nos souvenirs, de construire autour de leurs deux noms la légende héroïque de la bravoure, de la grandeur et de la bonté.

Il y a quelque chose de sain et de consolant dans la profondeur même de ces tristesses. Les grands déchirements de l'âme y font pénétrer des lueurs austères et l'on se sent devenir meilleur sous l'eau lustrale de ces terribles purifications.

Comme nous avons souffert, nous tous qui, sur la foi des uns des autres, aimions tant ce noble jeune homme, nous tous qui avions mis en lui tant d'espoir! Quelles émotions poignantes nous sommes allés chercher, nous qui avons voulu verser nos larmes et nos prières au pied de son cercueil!

Parmi ces émotions, il y en a eu une particulière, différente des autres et qui était produite par le simple aspect d'une déchirure dans un morceau de cuir.

Il est vrai que ce morceau de cuir c'est la selle du Prince Impérial et que cette déchirure renferme tout le drame de sa mort, ou tout au moins jette sur ce drame une vive lumière.

On se rappelle les dépositions des soldats anglais qui accompagnaient le Prince et qui l'abandonnèrent à l'heure du péril. L'un d'eux, le soldat Grubb, plus explicite et plus précis que les autres, s'exprimait en ces termes :

« Je regardai et je vis le Prince s'accrochant à l'étrier et passer sous son cheval.... puis le prince fut foulé aux pieds par sa monture. »

Pour les gens qui connaissent le Prince, sa souplesse, sa vigueur, son excellence en l'art de l'équitation; pour ceux qui l'avaient vu sauter sur un cheval sans prendre d'élan et sans presque le toucher de la main, cette partie de la déposition du soldat semblait inintelligible.

A moins que le Prince n'eût été tué d'un coup de fusil dans la décharge initiale des Zoulous, on ne pouvait guère s'expliquer qu'il n'eût pas réussi à se mettre en selle aussi promptement que ses compagnons avaient pu le faire.

Or, nous savons aujourd'hui, par les vérifications faites à Woolwich, que le Prince n'a reçu aucune blessure d'arme à feu, et d'ailleurs, un autre soldat, le nommé Cochrane, a déposé « que le Prince ne monta pas à cheval, qu'il courait poursuivi par une douzaine de Zoulous, tous armés de fusils et d'assagaies, et que son cheval galopait au loin. »

Il ressort clairement de tout cela que le Prince n'avait pu monter à cheval en temps utile.

Mais pourquoi ne l'avait-il pas pu?

La déchirure de la selle répond à cette question et permet de reconstruire, presque avec certitude, la mise en scène du drame mortel.

La selle dont il s'agit est une selle de promenade, à laquelle le Prince, avant de partir, avait fait ajuster des fontes.

Par une fatalité dont on ne pouvait alors soupçonner la portée, cet ajustage fut fait par un ouvrier maladroit. Non-seulement la bande qui fixait les fontes en passant par dessus le pommeau de la selle était d'un cuir trop mince, mais

elle dépassait le pommeau de manière à former un rebord sur le devant.

C'est cette bande que l'on voit déchirée transversalement dans notre croquis, et il est facile de comprendre comment elle a pu être déchirée.

Le Prince, pris de court pour monter à cheval, n'aura pas perdu de temps à ramener et saisir une touffe de la crinière. Il aura porté la main au pommeau. Mais le rebord de la bande de cuir ne lui aura pas permis d'empoigner solidement le pommeau; il n'aura étreint que la bande, et celle-ci, trop faible, aura cédé sous le poids.

Par suite de sa rupture, la fonte se sera déplacée brusquement de gauche à droite et le Prince aura perdu l'équilibre. C'est ainsi que le soldat Grubb a pu le voir un moment sous les pieds de son cheval.

Le Prince s'est ensuite relevé et, tandis que son cheval fuyait vers le camp, à la suite des autres, il a tenté de rejoindre ceux qui l'abandonnaient. C'est ainsi que le soldat Grubb l'a vu courir.

Mais le Prince était lourdement équipé : il avait un sabre et de grandes bottes. Les Zoulous, nus et agiles, l'ont gagné de vitesse.

Alors, il s'est retourné pour mourir.

Comment il est mort, ses blessures à la poitrine et au bras le disent assez : il est mort en soldat, accablé par le nombre. Un éperon, arraché de l'une de ses bottes et trouvé sur le champ de bataille, atteste les trépidations violentes d'un homme qui se débat. Son visage serein, son œil doux encore dans la mort — comme en a témoigné le correspondant du Figaro, M. Deléage — attestent qu'il est mort sans trouble ni angoisse, comme meurent les héros et les martyrs.

Telle a dû être l'effroyable scène, telle que la déchirure de la selle permet de la reconstituer et presque de l'entrevoir.

Aussi, avec quel sentiment de douleur infinie, avec quel pieux épouvantement ceux qui ont été admis à voir cette selle en contemplant la bande lacérée; et leur semblait que le sang du pauvre Prince avait coulé par là.

Au moment où je rentrais dans le magasin des harnais avec quelques amis, trois jeunes gens étaient à genoux devant le chevalet qui supportait la selle et en baisaient les étriers.

A la sortie, j'étais demeuré un peu en arrière avec mon digne et excellent ami le colonel Brady : tous ceux qui marchaient devant nous s'étaient jetés à genoux le long des allées du parc pour arracher quelque touffe d'herbe ou ramasser quelques fleurs détachées des couronnes que l'on enlevait de la chambre ardente avant de les déposer autour du tombeau.

Tout cela n'était pas seulement de la douleur : c'était de la prière, c'était de l'adoration, c'était du culte.

Riez honteusement, misérables incroyables : le sang de cette noble et sainte victime ne sera pas inutile. Versé par vous, il a été versé pour tous ! L'humanité le vengera de vos ingratitude !

TROP VERTS !

Je suis d'un caractère naturellement morose.
Je ne ris jamais, ou du moins — j'exagère — presque jamais.
Pour qu'un simple souris effleure délicatement ma lèvre

il faut que quelque chose d'extra-exhilarant vienne à tomber subitement sous la perception d'un de mes sens.

Un discours de Ferry, par exemple; une ponte cérébrale de Jantet ou du jeune berger Arène sur l'ordre qui règne en Corse, comme il régnait jadis à Varsovie, ou comme il règne encore dans nos finances; un dithyrambe de l'infémissi Ph. de Grandlieu sur les vertus de son honoré patron, Philippe VII.

Vous voyez, chers lecteurs, combien je suis difficile. Eh! bien, j'ose l'avouer, je viens de me livrer tout à l'heure à un accès de rire des plus extravagants.

Cela m'est arrivé en parcourant une correspondance parisienne du *Salut Public*.

J'ai une prédilection marquée pour le *Salut Public*. D'abord c'est un journal sérieux, où on ne folichonne jamais, qui ne s'empêche jamais, qui, après avoir encensé l'Empire, apothéose actuellement et quotidiennement M. le Comte de Paris.

Ensuite il est d'un format très vaste, il est imprimé en caractères neufs, il publie des feuilletons très intéressants, et, avec tous ces nombreux avantages, ne coûte que 10 centimes.

(Je ferai remarquer à mes lecteurs, que cette réclame à mon grand confrère lyonnais est absolument gratuite. Il y a, des malintentionnés qui pourraient se figurer le contraire.) Cette parenthèse ouverte et fermée, je continue.

J'ai donc été pris d'un rire fou en lisant ces quelques lignes, extraites des lettres parlementaires de M. H. de la Montagne, appréciant les événements qui se sont passés dernièrement à Paris entre le Prince Napoléon et son fils, le Prince Victor :

En somme, cette situation des chefs du bonapartisme est assez précaire, et le parti se ressent naturellement de cette gêne et de ces conflits. Aussi les hommes politiques prévoyants s'applaudissent-ils de l'énergique condamnation portée par M. le Comte de Paris contre les projets d'union conservatrice. On s'allie avec les forts, on ne s'allie pas avec les faibles. M. Paul de Cassagnac avait raison de rechercher une alliance à laquelle il avait tout à gagner; les royalistes, au contraire, ne pourraient que s'y compromettre.

J'ai dit qu'on ne plaisantait pas souvent au *Salut Public*; mais quand on s'y met, c'est de tout cœur.

Celle-ci en effet est du dernier baroque et j'en ai encore le ventre horriblement secoué.

Pauvre Montagne! Elle ne peut se consoler du magistral soufflet appliqué par les électeurs lyonnais à ses candidats de la Poire et du Parapluie.

Aussi elle applaudit à l'énergique résolution (!) de son Roy qui défend à son parti de rechercher l'alliance des faibles, — les faibles, c'est nous!

Cela me rappelle ce monsieur, que son caractère grincheux et insouciant avait réussi à écarter de tous les salons, et qui répondait dédaigneusement à un ami lui demandant pourquoi on ne le voyait plus chez M. X. et chez Madame Z.

— Pfiu!... ce sont de trop petites gens... J'ai cessé de me rendre à leurs invitations...

Le parti impérialiste se refusant à fraterniser avec la fraction royaliste, M. le Comte de Paris défend à ses fidèles de se compromettre dans une alliance dont nous ne voulons à aucun prix, et M. H. de la Montagne écrit solennellement que les bonapartistes sont trop faibles pour un parti comme le sien.

Dites donc plutôt qu'ils sont trop verts et je ne vous contredirai point, soyez en sûr, jovial confrère.

Mais... est-ce qu'on commencerait à perdre la gravité au *Salut Public*?...

On serait tenté de le croire en voyant la Montagne, dont je viens de parler, accoucher d'une souris plus phénoménale encore que celle du bon Lafontaine.

BABIOLE.

BRAVO, LES CORSES !

La victoire des Impérialistes à Ajaccio et dans l'île presque toute entière soulève les bruyantes colères de la presse républicaine.

Les opportunistes aboient, les radicaux hurlent, les intransigeants bavent et insultent.

Et toute la meute se déchaîne contre les électeurs qui viennent d'appliquer aux assassins de St-Elme, l'effroyable soufflet des 4 et 11 mai.

L'élection de la municipalité d'Ajaccio et les manifestations qui l'ont suivie, ont mis le comble à ce violent débordement d'invectives.

On a crié : vive l'Empereur et on a cogné ferme sur les peu intéressants amis des Tremontels, des Péraldi et des Arène.

Il y a eu quelques yeux pochés, quelques chapeaux enfoncés, et quelques nez écrasés ou retroussés.

Aussi la clique rouge n'est pas contente, oh! mais pas contente du tout!

Les cris de vive l'Empereur surtout ont eu le talent de l'exaspérer outre mesure.

Cette pluie de claques électorales semble être tombée sur toutes les joues opportunistes ou radicales.

Bravo, les Corses!

Vous venez de montrer qu'avec un peu d'énergie et de bonne volonté on a facilement raison des émeutiers de septembre.

Bravo, les Corses!

A vous appartenait l'honneur d'indiquer leur chemin à vos amis du continent.

Votre exemple ne sera pas perdu.

Vos cris enthousiastes de vive l'Empereur ont été entendus par tous ceux — et ils sont nombreux — qui ont souci de voir un jour la France revenir aux grandes traditions impérialistes.

Vous avez voulu secouer la torpeur qui vous avait soudainement envahis, et vous avez pleinement réussi.

Vous avez souffleté la République de vos bulletins de vote. Bravo, les Corses!

De puéres considérations n'ont point étouffé vos cris de victoire.

Vous avez acclamé le nom de l'Empereur!

Vous l'avez acclamé en plein soleil, comme il convenait qu'il le fût.

Et vous avez bien fait!

Il faut qu'on sache bien que c'est l'Empire que nous voulons, et qu'il n'y a aucune honte à le réclamer au grand jour.

Bravo donc, les Corses!

Bravo, et vive l'Empereur!

JACQUES.

Le Gérant, GUILBAUD.

Lyon. — Imp. A. PASTEL, petite rue de Cuire, 10.

EN VENTE
à l'agence géo. de publicité V. FOURNIER
14, rue Comfort, LYON
Et à ses succursales de St-Etienne
et de Grenoble

BILLETS DE LOTERIE
de l'UNION CENTRALE des
ARTS DÉCORATIFS
538 LOTS
formant DEUX MILLIONS de francs
payables en espèces

Gros Lot : 500,000 fr.

1 lot de . . .	Fr. 200,000
4 lots de . . .	100,000
4 — de . . .	50,000
8 — de . . .	25,000
20 — de . . .	10,000
100 — de . . .	1,000
400 — de . . .	500

Les fonds seront déposés à la Banque de France.

Tirage définitif, 31 JUILLET prochain

Prix du billet : UN franc.

NOTA. — Pour les demandes de un jusqu'à trois billets, le prix est de 1 fr. 25 l'un (envoi franco). Au-dessus de ce nombre, 1 fr. le billet, port en plus, soit 30 cent. jusqu'à six, 45 cent. jusqu'à neuf, 60 cent. jusqu'à 12 billets, etc.

Remise importante sur la vente en gros

Nota. — Désigner le nombre de Billets demandés pour chaque Loterie.

OFFRE partout en France et étranger, position indépendante de 3 à 4,000 fr. pour la représentation commerciale. Toujours écrire franco au Directeur de l'*Avenir du Commerce*, Le Havre.

POUDRE MAZARD ET DALOZ
14, r. d'Algérie, LYON
La seule infatigable pour détruire les
CAFARDS
5 emplois avec des
pomme de terre cul-
tes, du sucre et eau.
Cherchez les Phar-
maciens et épiciers

GRAINS DE BAREZIA
pour détruire
les **RATS**
14, rue d'Algérie, ph., drog., épici.
Exiger un rat sur la boîte.

GUÉRISON
LE LA
PHTISIE PULMONAIRE
ET DE LA
BRONCHITE CHRONIQUE

Traitement nouveau. Brochure in-8° de 136 pages, 17° mille, par le docteur Jules BOYER, de Paris. — Franco, 1 fr. 50, chez Delahaye, lib.-éditeur, place de l'École-de-Médecine, Paris, et à Lyon, pharm. Prudon, 3, rue de la République; Faivre, place des Terreaux.

MODES
M^{lles} **L'HENRY SCOURS**
Rue Simon-Maupin, 8,
PRÈS BELLECOUR
LYON

Fleurs, Plumes, Nouveautés de Paris.

ARMES DE CHASSE
ET DE TIR
FABRIQUE ET REPARATION
FOURNITURE et ÉCHANGE
Canon Choke-Bored à longue portée

J. MULLER
20, Rue d'Algérie, 20
LYON

V. DUPRE
Fabricant d'Abats-Jour
en stores et tissus bois
Réparations en tous genres
Prix modérés

33, COURS VITTON, 33
LYON-BROTTEAUX

VINS DE CHAMPAGNE
La
Maison **J. CHAMPION** et C^{ie}

A REIMS, désire entrer en relation avec un négociant, auquel elle donnerait le monopole de la vente de ses vins, ou avec un agent ayant les meilleures références. Ecrire directement à MM. J. CHAMPION et Cie, à Reims.

AU CHINOIS
PAPIERS PEINTS
Soldes exceptionnels, défiant toute concurrence, 50 p. 100 de rabais, depuis 18 cent. le rouleau.

Rue Centrale, 11
entre l'église St-Nizier et la r. Dubois

LE THÉ DES ALPES
est au premier rang des purgatifs populaires. Son goût agréable, son action sûre, exempte de tout malaise, lui ont valu une réputation universelle dans la France, où son usage est général. Recommandé au FAIBLES contre BILE, HUMEURS, GLAIRES, etc.

Exiger la signature RECH.
Eau Minérale
LA BIENFAISANTE
PONT-DE-NEYRAC
Affections du tube digestif, dyspepsie, engorgement du foie et calculs biliaires.

PROPRIÉTAIRE : J. TAVERNIER
Aubenas (Ardèche)

DEMANDEZ PARTOUT
L'ALCOOL
DE

MENTHE SUISSE
C'est le meilleur et le moins cher.

La Réglisse
SANGUINÈDE
GUÉRIT
les Rhumes, Gastrites, Crampes, Faiblesses d'estomac et facilite la Digestion

75 c. dans toutes les Pharmacies

MAISON F. JANIN
8, rue Lafont, LYON.
Musique Française et étrangère,
CLASSIQUE & MODERNE

Grand abonnement à la lecture musicale à des conditions très avantageuses.

Grand choix varié de Pianos des meilleures Maisons de Paris

HARMONIUMS
pour églises et salons
Vente et location à des prix très modérés.

BÉCET
ROSIÉRISTE
à RIVES (Isère)
300 variétés de Rosiers premier choix.
Les 10, 4 fr.; les 100, 25 fr.
Les mêmes en mélange :
Les 10, 3 fr.; le 100, 25 fr.; le 1000, 200 fr.

LA PHARMACIE MODERNE
DE LYON

5, rue Ste-Catherine, 5
est la Maison qui vend le meilleur marché de toute la région.
C'est la plus vaste, la plus connue et la plus populaire de tout Lyon.

APERÇU DE QUELQUES PRIX :
Huile de foie de morse pure 2 l., 2 f. 50 et 3 l. le lit. 3 f. 50
Sirop de protoiodure de fer 4 f. 50
Sirop antiscorbutique pour les enfants, 3 f. 50
Sirop d'écorces d'oranges amères 3 f. 50
Vin de quinquina jaune au malaga; selon l'âge des vins. 2 f., 4 f. et 4 f. 50
Vin de quinquina jaune au Bordeaux; selon l'âge des vins. 2 f., 4 f. et 5 f. le lit.
Tisane de Bochet 0 f. 10 le paquet pour un litre.
Salsepareille, excellent dépuratif 4 f. kilog
Sirop de bourgeons de sapin, 3 f. le lit
Sirop de Raifort iodé 4 f.
Cent capsules de goudron pur, préparées dans nos laboratoires. 1 franc.
Extrait de quinquina jaune, pour faire un litre de bon vin de quinquina. 1 franc.

Les ordonnances sont tarifées 40% au dessous des prix ordinaires.
On délivre gratuitement à la Pharmacie Moderne de Lyon, 5, rue Ste-Catherine, un billet partiel de la Loterie des Arts décoratifs pour le prochain tirage, pour tout achat, quel que soit son importance.

LEÇONS
d'Italien, d'Allemand, d'Espagnol
d'Anglais et Latin
Traduction et Baccalauréat
PIANO ET DESSIN
31, rue Centrale, 31.

CRÉDITS SUR LONDRES
à découvrir aux bonnes maisons
Londres : DRACKE, 72, Mark Lane E. C. Londres.

DÉMÉNAGEMENTS
Transport par voie de terre
TRANSPORT PAR VOIE FERRÉE
CHARLET & ROY
44, rue Saint-Jean, 44
LYON
La Maison répond des avaries.

ENSEIGNES SUR CALICOT
Toutes dimensions, exécution rapide
AFFICHES POUR ÉTALAGES. — ROULEAUX EN TOUS GENRES
CARION, rue Tupin, 19

MAISON DE SANTÉ
du D^r Courjon, à Meyzieu (près LYON)
Cabinet à Lyon, r. de la Barre, 14, mercredi et samedi, de 3 à 5 h.
Maladies nerveuses, paralysies, affections chroniques.